

Quatre groupes de la conjugaison *-re*:

craindre : rendre prendre : mettre

par

Alfred Bolbjerg

1. Il y a, dans la conjugaison française en *-re*, deux groupes qui se distinguent nettement des autres par le nombre assez élevé de leurs unités: les groupes *craindre : rendre*. Il faut souligner qu'il s'agit ici des unités vraiment simples ('monosyllabiques') et non des constructions plus lourdes comme *restreindre*, *descendre*, *interrompre*, etc.

Les unités du groupe *craindre* sont au nombre de dix: *craindre, plaindre, feindre, ceindre, teindre, peindre, geindre, joindre, poindre, oindre*; celles du groupe *rendre*, au nombre de seize: *rendre, tendre, vendre, pendre, fendre, fondre, tondre, pondre, rompre, vaincre = 10 + tordre, mordre, perdre, battre, sourdre, foutre, (ardre vx.)*.

Si de tels verbes sont vraiment des unités ressortissant à un groupe, il s'ensuit que des verbes comme *mettre* ou *prendre* doivent aussi être reconnus comme des groupes – des groupes singuliers. Les formations *remettre, admettre, soumettre, démettre, commettre, promettre, permettre, omettre, émettre, entremettre, (immettre), (mainmettre)* – ou *reprendre, apprendre, surprendre, déprendre, comprendre, méprendre, épandre, entreprendre, (perprendre)* – sont basées sur une seule unité simple.

Ce qu'on peut voir immédiatement à partir de la forme extérieure des verbes des deux groupes pluriels, c'est que les unités du groupe *craindre* ont toujours une voyelle nasale et toujours la même voyelle, tandis que la voyelle du groupe *rendre* est ou nasale ou orale et, en plus, variable dans les deux cas: *rendre, fondre, vaincre | battre, perdre, mordre, sourdre*.

La terminaison du verbe présente la même différence entre les deux groupes: le groupe *craindre* toujours *-dre*; le groupe *rendre* ou *-dre* ou *-tre* ou même *-pre, -kre* (occlusives), variation qui – pour tous les verbes de cette conjugaison [consonne + *re*] – ne se trouve qu'ici.

D'une manière analogue, c'est aussi le groupe *rendre* qui a une variation de la structure médiale: *r* + terminaison (*perdre, tordre, mordre, sourdre*). Aucun des autres groupes de la conjugaison *-re* n'a cette combinaison mé-

diale, mais il y a, dans la conjugaison en *-ir*, un parallèle notable: le groupe *sentir* a, outre ses unités nasales, les unités suivantes: *sortir*, *dormir*, *partir*, *servir*, avec *r* + consonne, structure qui, pour tous les groupes *-ir*, ne se trouve qu'ici et dans le groupe *finir* – qui a les unités suivantes:

[-rd-]: *ourdir*, *verdir*, *nordir*
 [-rt-]: *tartir*, *sertir*, *sortir*
 [-rs-]: *farcir*, *forcir*, *durcir*, *noircir*
 [-rn-]: *garnir*, *vernir*, *ternir*, *fournir*
 [-rɜ-]: *surgir*
 [-rb-]: *fourbir*

Le groupe *craindre* marque sa constance par la nasale la plus rare qui puisse exister dans les verbes; la nasale [œ̃] ne se trouve pas du tout (*emprunter*, dérivé, est le verbe le plus simple avec [œ̃]).

Le groupe *rendre* atteint le plus haut degré de variabilité dans *vaincre/rompre* (où l'occlusive – différente même dans les deux cas – est un trait à part pour son originalité) et *perdre/battre* (qui ont – outre la différence médiale – une voyelle personnelle, différente dans les deux cas).

2. On peut aussi constater une différence intérieure entre ces deux groupes. L'analyse révélera une opposition entre le *continu* et le *discontinu*, différence qui, dans les circonstances données, montre une ressemblance marquée avec celle qui existe entre l'*imperfectivité* et la *perfectivité* – notion analogue sous une forme plus générale.

C'est Leibniz qui déjà a eu l'idée d'employer les relations fondamentales (et innées) pour définir les *unités* de la langue, ces structures souveraines qu'il faut séparer, au moins en théorie, de leur fonction pratique, de leur milieu, car, sous un certain angle, il s'agit vraiment d'éléments irréductibles. Le mot a une signification ou fonction (au sens non-syntaxique) et, privé d'une certaine totalité ou étendue qui conditionne son entité, il cesse d'être. C'est Viggo Brøndal qui a compris l'idée de Leibniz et l'a élaborée.

Parmi les relations que ce grand penseur a établies comme fondement d'une étude rationnelle du sens, trois nous importent ici: la *symétrie* et la *transitivité*, relations simples et élémentaires, et la *continuité*, relation plus compliquée, d'une nature synthétique.

La *symétrie*, si on doit l'illustrer par un exemple géométrique, engage deux éléments d'un renversement, d'un accord, comme (), et la forme négative de la symétrie est une unilatéralité, un versement, comme (. La forme positive, le rapport de réciprocité, implique des concepts comme la paire, la balance,

l'équilibre, le support ou la base, tandis que la forme négative – l'*asymétrie* – indique une direction. L'autre relation fondamentale, la *transitivité*, est le concept linéaire impliquant la progression, l'évolution; et sa forme négative, l'*intransitivité*, est le concept ponctuel, la concentration ou la potentialité. Enfin la relation plus concrète, la *continuité*, est, à la fois, un renversement et une prolongation: une durée ou une étendue dans les deux sens. D'une manière analogue, sa forme négative – la *discontinuité* – est une synthèse d'une direction et le concept ponctuel, ce qui implique des idées comme la limite, la rupture, et, sous un autre aspect, la perfectivité, le résultat.

La différence évidente entre *craindre* 'éprouver de la peur' et *rendre* 'mettre dans un état nouveau; remettre, redonner' est une opposition entre l'imperfectivité et la perfectivité: *craindre* désigne un état, un sentiment d'une certaine durée, tandis que *rendre* ('rendre rouge') signifie 'faire devenir' (cf. *rougir* 1^o 'rendre rouge' 2^o, 'devenir rouge', unité d'une série de verbes du groupe *finir*: *mûrir* 'rendre, devenir mûr', etc.).

Plaindre aussi indique l'imperfectivité ('avoir des sentiments de compassion') comme *geindre* vb. intr. modèle concret, très clair, de l'imperfectivité. Ce verbe itératif peut être opposé à *vaincre* – pour prendre le seul cas où la voyelle du groupe *rendre* est la même que celle du groupe *craindre*. *Vaincre* est discontinu, perfectif, cf. 'succès, succéder'.

On peut aussi comparer *joindre* et *rompre*, où l'opposition entre le continu et le discontinu se manifeste d'une manière différente, mais pas moins claire; toute la série *feindre*, *ceindre*, *teindre*, *peindre* signifie l'imperfectivité, l'état, la caractérisation, et s'oppose à *tendre*, *vendre*, *pendre*, *fendre*, verbes qui marquent le résultat, l'état atteint, la perfection, une limite, le discontinu:

feindre 'dissimuler; boiter légèrement': attitude, habitude.

ceindre 'marquer de ce qui sert de protection ou d'ornement ou de marque de souveraineté': manière d'être organisée.

De même, la continuité peut être un procès d'une certaine durée, d'une manière d'agir, une technique, un ensemble de procédés:

teindre 'imprégner d'une substance colorante': teindre en rouge, teindre avant filature. Cf. *impression*.

peindre 'représenter par des lignes, des couleurs; décrire (une personne, une scène); appliquer une couche de couleur'. Cf. *expression*.

Ces deux verbes ont comme présupposition la continuité (il va sans dire qu'il ne faut pas confondre cette notion avec l'opposition entre un aspect non

accompli et un aspect accompli qui est exprimé par la différence entre le présent et le passé composé: 'il l'a peinte'). *Teindre* implique un procès, une technique habituelle: 'La garance teint les étoffes en rouge', 'Les mûres teignent les mains', 'La montagne se teint de pourpre', cf. 'teindre la main du sang de quelqu'un', 'se teindre de l'hypocrisie', 'être teint de latin'. *Peindre* aussi désigne un développement détaillé, mais d'une manière plus distinctive, plus caractérisante: 'Cette action le peint bien', 'Sa douleur ne saurait se peindre', 'peindre tout en beau, en laid'.

Contrastant avec tous ces verbes du groupe *craindre*, les unités du groupe *rendre* sont discontinues:

tendre la main, un arc, un ressort ('disposer').

vendre une maison, un ami ('céder contre...; remettre; trahir').

pendre un cadre au mur, un traitre. Ce verbe (cf. *suspendre* = 'interrompre') est discontinu bien qu'il y ait des cas comme: 'Des fruits qui pendent aux branches', 'Des tentures pendaient du plafond'. Il y a un effet isolé ici, une action écartée, un contour ou une limite de l'événement. L'élément imperfectif, inactif, est dû à l'intransitivité: le caractère de *pendre* comme unité individuelle du groupe est sym./intrans.

fendre du bois (le résultat), verbe discontinu: 'couper, diviser'. 'Il s'est fendu' veut dire 'il a réussi', 'La terre se fendit' (*se disjoindre*)/'se fendre de quelque chose' (*se décider à le payer*).

Des trois verbes (groupe *craindre*) *joindre*, *poindre*, *oindre* le premier est défini comme continu d'une manière incontestable (Dict. Fr. Contemp.): 'mettre ensemble de telle manière à former un tout continu'. Et parmi les trois verbes (groupe *rendre*) *fondre*, *tondre*, *pondre*, le caractère discontinu du premier est également distinct: 'amener à l'état liquide, passer de l'état solide à l'état liquide', c-à-d. 'mettre ou venir dans un état nouveau, rendre ou devenir liquide; rendre uni, réunir, joindre de façon à estomper les différences, à former un tout; tomber vivement, descendre à vive allure, s'emparer brutalement' – significations en apparence arbitraires et différentes, mais susceptibles d'être réunies.

Oindre, lat. *ungere*, et *poindre*, lat. *pungere*, sont imperfectifs ou continus comme *joindre*, mais d'un caractère lourd ou complexe ('archaïque'). Le dernier a perdu le sens de 'piquer' (sauf dans le proverbe: «Oignez vilain, il vous poindra, poignez vilain, il vous oindra»), le premier implique une cérémonie symbolisant une initiation. Le gérondif est appelé un 'adjectif', et le sens du verbe est un peu entouré d'obscurité: à la fois ce qui ne se complète jamais («je vis poindre un sourire sur ses lèvres», «je sens poindre un rhume», «on vit le bateau poindre à l'horizon») et ce qui est pénible à supporter,

étréignant, oppressant, serrant («Une irritation lourde lui poignait le cœur») c.-à-d. *poindre* semble s'expliquer par des conditions restrictives, incomplètes, par une relation limitative, tandis que *oindre* semble indiquer, inversement, la relation intégrale (incorporation dans une totalité).

Les deux verbes du groupe *rendre* – *tondre*, *pondre* – sont perfectifs, et ils sont d'ailleurs aussi différents de *fondre* que les deux unités *oindre*, *poindre* de *joindre*. Pourtant, ils sont d'un caractère pratique, plus concret. Attachés à un domaine, ils rappellent des verbes comme *coudre*, *moudre*, indiquant un résultat – d'une manière partielle (*tondre*) ou totale (*pondre* 'produire un œuf, une œuvre littéraire').

Les verbes *battre*, *foudre*, *perdre*, *sourdre*, *tordre*, *mordre* (groupe *rendre*) désignent tous, chacun d'une manière particulière, l'action discontinue ou finie ou rompue: *mordre* intensif, *tordre* extensif (cf. danois, les participes intensifs: *bidt*, *lidt* et les participes extensifs: *vredet*, *redet*). Des deux verbes statiques *foudre*, *sourdre* le dernier peut signifier 'résulter' («De cette affaire on verra sourdre de grands malheurs»). Il ne s'emploie plus que dans un style élevé et il est – comme *foudre* – défectif.

Les concepts primaires comme *asymétrie/symétrie* ou *intransitivité/transitivité* servent à une première orientation – cf. les notions linguistiques classiques de «Ruhe/Richtung» (*sym./asym.*), instruments utiles depuis longtemps. Il faut pourtant constater d'autres relations, et considérer aussi les quatre formes d'une relation: *neutre*, *négative/positive*, *complexe*. Et en plus penser à ceci: une unité individuelle (comme *perdre*) est soumise à une hiérarchie. Dirigée par le caractère du groupe – la discontinuité ('L'arbre perd ses feuilles') – l'unité n'est pas dispensée d'avoir la même relation comme trait individuel: c'est justement le cas avec *perdre* qui, évidemment, ne s'explique pas, dans le domaine de la continuité positive/négative, par le trait de groupe (continuité négative). En effet, ce qui caractérise ce verbe comme unité, c'est le concept complexe de la continuité. Sans jamais abandonner la discontinuité – le concept de rupture, de «perte», de la limite – ce verbe souligne, tantôt la discontinuité de l'action, tantôt la continuité, tantôt les deux. Cela explique l'élément extensif (la durée: 'L'enfant perd sa timidité en grandissant' 'avec l'âge on perd la mémoire' 'perdre sur ses concurrents', 'usage qui se perd', 'la marée perd', 'un fût qui perd', 'le grain perd en vieillissant' – surtout, mais pas exclusivement, sans complément direct.

De même, *battre* – discontinu, indiquant un résultat: 'battre l'ennemi' – a le plus souvent une sorte de prolongation (ou continuité), mais toute différente; il ne s'agit pas de la continuité vraie, mais d'une action itérative: c'est que *battre* est *intransitif/transitif*.

Rompre et *vaincre* se rapprochent de *perdre* et *battre* ('rompre, perdre une habitude') ('vaincre, battre un ennemi'), mais *rompre* n'est jamais continu et *vaincre* n'implique pas la durée: *rompre une chose* 'en empêcher la continuation', *vaincre une maladie* 'en venir à bout'. *Rompre* est limitatif: 'cesser, faire cesser' ('Après cette altercation ils ont rompu', 'rompre le silence' y mettre fin), *vaincre* au contraire est intégral (le résultat complet, le succès). L'inconnexité de *perdre*, *rompre* est différente de la même manière que l'est la connexité de *battre/vaincre*.

CONTINU (groupe *craindre*)

	intens.		extens.
asym	<i>feindre</i>	(<i>poindre</i>) Complexe	<i>ceindre</i>
		Neutre <i>joindre</i>	
asym/sym	<i>craindre</i>	<i>geindre</i> intrans/trans («itératif»)	<i>plaindre</i>
sym	<i>teindre</i>	(<i>oindre</i>) Complexe	<i>peindre</i>

Feindre, *ceindre* indiquent une direction, potentielle ou réelle ('faire semblant de se proposer délibérément un but', 'mettre autour de').

Teindre, *peindre* présupposent une base, potentielle ('bon teint': *ferme dans ses opinions*; *imprégner*) ou actuelle (*exprimer*, *décrire*).

Craindre, *plaindre* expriment à la fois une base (d'un sentiment) et une direction, un versant (*l'ennemi/le souffrant*). *Craindre* souligne l'impression, *plaindre* est expressif.

Geindre, vb. statique, est itératif (cf. Brøndal *Théorie des prépositions* 73): 'se plaindre d'une voix faible et inarticulée'.

Joindre se lève au-dessus des autres unités et de leurs oppositions internes. Très éloigné, en particulier, des verbes complexes (*poindre*, *oindre*), ce verbe exprime la relation du *groupe* de manière frappante.

DISCONTINU (groupe <i>rendre</i>)			
	discon/contin. <i>perdre</i> (incon.)	limit. <i>rompre</i> (incon.)	intrans/trans <i>battre</i> (connexe)
		intégr. <i>vaincre</i> (connexe)	
	<i>tondre</i> part.	inconn./connexe <i>fondre</i> neutr.	<i>pondre</i> total.
asym	intrans. <i>tendre</i>		trans. <i>vendre</i>
asym/sym		<i>rendre</i>	
sym	<i>pendre</i>		<i>fendre</i>
(Ici, on peut comparer:			
	<i>offrir</i> <i>souffrir</i>		<i>couvrir</i> <i>ouvrir</i>)
asym	Complexe (<i>sourdre</i>)	<i>tordre</i> extens.	Complexe (<i>foudre</i>)
sym.		<i>mordre</i> intens.	
(Complexe (inc/con. etc))			

Ici, quatre verbes, d'une nature plus générale, attirent principalement l'attention: *rompre*, *vaincre*, *fondre*, *rendre*. Ils désignent tous le discontinu, mais d'une manière variée: ou comme séparant, limitatif (*rompre*), ou comme complétant, intégral (*vaincre*); ou, plus largement, comme un changement de connexité plus ou moins accéléré (*fondre*), ou un changement de cours et de base, qui indique un chemin nouveau, un caractère changé (*rendre*): le retour, 'mettre sur la voie, re-former, restituer'.

Rompre, *vaincre* n'indiquent pas – comme *perdre*, *battre* – la durée, élément qui en apparence efface un peu le discontinu: *perdre* 'diminuer de valeur', *battre* 'donner des coups; parcourir', action répétée. Mais cet élément duratif est, dans *perdre*, dû à son caractère individuel de *discontinuu/continuu*, complication qui peut causer un procès parfois étendu ('un récipient qui perd', 'il perd son temps'), et, dans *battre*, il est dû à la complication

intrans/trans. : l'élément ponctuel conçu linéairement, la répétition – ce qui semble entraîner la continuité ('donner des coups'). Pourtant, la discontinuité, le résultat, est toujours là : 'battre le tapis, le fer' – en vue d'un résultat précis, 'se battre les flancs' : *se démener pour un mince résultat*, 'battre le terrain, le pays' – pour retrouver ou explorer.

Fondre désigne à la fois l'inconnexité et la connexité, ce qui, en effet, réunit les sens divers du verbe. Le métal qui fond devient un corps qui coule, la solidité disparaît, et, parallèlement à l'opposition de l'inconnexité ('elle a fondu de dix kilos en trois mois'), il y a la connexité ('fondre deux livres en un seul', 'fondre deux sociétés pour n'en former qu'une seule'), relation qui est aussi l'approchement, la pesanteur, ce qui est opposé à l'éloignement, le site élevé ('fondre sur, descendre à vive allure' : *Tous les malheurs lui ont fondu dessus au même moment, L'épervier fondit sur sa proie*). Tous les trois verbes *tondre*, *pondre* et *fondre* sont définis – outre le fait qu'ils ont un trait commun discontinu – par la forme complexe de la connexité : 'tondre une haie' indique des fragments découpés d'une connexité, et 'pondre un œuf' implique une totalité produite par un auteur et séparée de lui. Ce qui met *fondre* au-dessus des deux, c'est que *fondre* est neutre par rapport à la totalité – relation qui sépare *tondre*, partiel (totalité négative), de *pondre*, total (totalité positive).

Rendre, perfectif («Cela rend!» fig. et fam. de tout ce qui donne des résultats), a une fonction générale ('faire devenir') et des emplois qui s'expliquent par les formes complémentaires de la *symétrie* (*remettre, produire, restituer, céder, livrer, imiter, représenter*): 'Rends-lui ce billet!', 'les fleuves se rendent à la mer', 'ce mot ne peut pas se rendre en danois', 'rendre des livres empruntés', 'rendre dix francs sur un billet de cinq cents'. Dans ce verbe, qui a un caractère plus souverain que *tendre, vendre, pendre, fendre*, la discontinuité apparaît de façon évidente et marquée.

3. Aux groupes pluriels s'ajoutent les groupes singuliers *prendre, mettre* – ce qui rassemble tous les groupes *-re* ayant une voyelle nasale.

En ce qui concerne la forme extérieure de *prendre, mettre*, le contraste nasale/orale – déjà observé dans les groupes pluriels – se retrouve ici. Les voyelles de *prendre, mettre* – nasale et *e* ouvert – sont caractéristiques de la conjugaison *-re* (cf. *être, naître, paître, paraître, connaître*), et la conjugaison *-oir*, conjugaison opposée (*avoir* etc.) n'a ni nasale ni *e* ouvert.

Parmi les nombreuses comparaisons des quatre groupes, il y a celle qui consiste à analyser la voyelle des formes fondamentales du verbe :

Voyelle constante: <i>mettre/mettant</i>	<i>mis</i>
- variable: <i>prendre/prenant</i>	<i>pris</i>
- constante: <i>rendre/rendant</i>	<i>rendu</i>
- variable: <i>craindre/craignant</i>	<i>craint</i>

On verra l'identité des participes *mis* : *pris* et la différence totale, même syllabique, de *rendu* : *craint*.

Dans les groupes pluriels, l'un (*rendre*) a des voyelles variables (*rendre, fondre, vaincre, perdre, tordre, battre, foutre*), à savoir: [ã, õ, ê, ε, ɔ, a, u], c.-à-d. que sa voyelle est variable. L'autre (*craindre*) a la même voyelle [ê] dans toutes les unités (*craindre, geindre* etc.), c.-à-d. que sa voyelle est constante: la voyelle appartient au groupe comme un «trait de groupe». Mais du point de vue des formes fondamentales du verbe – l'unité comme verbe dans sa particularité – on verra inversement 1° que c'est le groupe *rendre* qui a la même voyelle dans toutes ses formes (*rendre, rendant, rendu* ou *perdre, perdant, perdu* ou *vaincre, vainquant, vaincu*, etc. – quel que soit le verbe), et 2° que c'est le groupe *craindre* qui a une voyelle variable dans les formes fondamentales (l'infinitif : voyelle *nasale* / le gérondif : voyelle *orale*).

On verra aussi que, dans les groupes singuliers, l'un (*mettre*) a toujours la voyelle orale (*mettre/mettant*), mais que l'autre (*prendre*) a et la voyelle orale (*prenant*) et la voyelle nasale (*prendre*). Dans les groupes pluriels, le groupe *craindre* a toujours, comme groupe, la voyelle nasale. Mais l'autre groupe (*rendre*) a et la voyelle orale (*perdre, tordre*, etc.) et la voyelle nasale (*rendre, fondre*, etc.).

On peut aussi étudier la consonne – médiale et initiale – des quatre groupes :

	Consonne médiale	
<i>d</i>	<i>prendre:prenant</i>	Variabilité de la consonne [d, n]
<i>t</i>	<i>mettre:mettant</i>	Constance de la consonne
	<i>craindre:craignant</i>	Variabilité de la consonne de l'unité [d, p]
<i>d</i>	-dr-/-dr-/-dr-...	Constance de la consonne du groupe
	<i>rendre/rendant</i>	Constance de la consonne de l'unité
<i>d, t, p, k</i>	-dr-/-tr-/-pr-/-kr- (<i>battre/rompre/vaincre</i>)	Variabilité de la consonne du groupe
	Consonne initiale	
	<i>prendre</i>	Deux consonnes
	<i>mettre</i>	Une consonne
	<i>craindre:geindre</i>	Deux consonnes/ Une consonne
	<i>rendre</i>	Une consonne

Dans les groupes pluriels, l'un (*craindre*) a une ou deux consonnes initialement, mais une seule médialement. L'autre (*rendre*) a toujours une seule

consonne initialement, mais médialement une ou deux (*rendre-battre* ... contre *perdre-mordre* ... : $d + r$, ou $t + r$, ou $p + r$, ou $k + r$ contre $rd + r$).

Dans les groupes singuliers, *prendre* en a deux, *mettre* une, initialement. Médialement *prendre* a ou *d* ou *n*, *mettre* seulement *t*.

4. Les groupes singuliers, *prendre*, *mettre*, ont un caractère plus abstrait que les groupes pluriels. Ils présentent une opposition complémentaire ou solidaire, désignant des notions fondamentales: la *symétrie positive et négative*, formes polaires.

Prendre, symétrique, implique l'inclusion, un rapport bilatéral (*gr-'greifen*; grip, gripe, grope, grasp'). *Mettre*, asymétrique (lat. *mittere* 'envoyer'), indique la direction, un mouvement de tel ou tel côté (*st-* 'stellen'; vx.all. = «stellen, richten, streben nach»): 'faire passer d'un endroit dans un autre':

prendre une pierre, quelqu'un à la gorge, un enfant sur ses genoux, un ami dans ses bras, le chemin le plus proche.

mettre le lapin dans un sac, quelque chose sur la terre, la main sur le front, le cheval à l'écurie, se mettre à la fenêtre.

A ces exemples banals s'ajoute l'emploi non-spatial ('prendre les enfants par la douceur', 'mettre ses enfants au collège') ou relationnel d'une manière plus abstraite. La symétrie, base d'un mouvement, indique le commencement, le début d'une action ('prendre peur', 'prendre froid'). Et l'asymétrie, une tendance ('Je l'ai mis sur la question du mariage': «I set him to talk about ...»; 'Quand on le met à causer...': «Once you get him talking...»).

Ces deux verbes abstraits n'ont pas d'autre ligne de démarcation. Il y a, le plus souvent, outre la symétrie, une division en *transitivité négative/positive* ou «supposition»/«réalisation». Mais les deux verbes s'emploient dans l'un et l'autre cas ('Prenons qu'il en soit ainsi', 'Mettons que vous ayez raison'; 'se prendre à pleurer', 'se mettre à pleurer'; *s'y prendre*, *s'y mettre* 'agir d'une certaine façon').

Prendre/mettre créent un grand nombre de locutions, ce qui est le signe d'un caractère abstrait, et forment par préfixation des verbes secondaires (*re-mettre*: *ad-*, *sou-*, *dé-*, *é-*, *com-*, *pro-*, *per-*, *o-*, *trans-*) (*re-prendre*: *ap-*, *sur-*, *dé-*, *com-*, *mé-*, *é-*).

Parmi les verbes préfixés – plus nombreux avec une relation négative – il y a ceux dont la formation n'est pas 'particule + mot de base', mais un

renforcement d'un «verbe clastique»: *-cevoir* (*re-, per-, con-, dé-*), construction massive qui – en ce qui concerne nos quatre groupes – ne se trouve que dans *craindre/rendre*:

êtreindre	épreindre:empreindre	enfreindre
épandre	répondre:répandre	descendre

(auxquels s'ajoutent dans le groupe *craindre*: *contraindre, astreindre, restreindre* et dans le groupe *rendre*: *semondre*, lat.class. *submonère*, avec le changement de conjugaison qu'on voit aussi dans *répondre*).

<i>-treindre</i> concentration (intrans.)	<i>-preindre</i> concentration + transgression (intr/trans)	<i>-freindre</i> transgression (transit.)
	<i>répondre</i> asym/sym (intens)	
<i>épandre</i> inconnexe	<i>semondre</i> incon/connexe	<i>descendre</i> connexe
	<i>répandre</i> asym/sym (extens)	

5. Ce que l'on peut dire pour tirer des conclusions de notre exposé, c'est qu'il s'agit ou d'une certitude, ou d'une possibilité, ou d'une probabilité. Le calcul des probabilités, seul, – l'enchaînement de raisons déduites les unes des autres – mène à un résultat provisoire. L'attitude personnelle n'est qu'un sentiment, une connaissance plus ou moins claire obtenue d'une manière immédiate et fortuite. Les proportions discutées ici ne sont justes que si une condition secondaire se trouve remplie: à savoir qu'elles persistent ailleurs. Le mot fameux de Cuvier – le fémur qui montre tout l'animal – vaut pour les réflexions faites ici. Bornons-nous à ce qui concerne les conjugaisons *-re: -oir*:

paraître	tistre	devoir	-paroir
paître	croître	pouvoir	mouvoir
naître	mettre	savoir	pleuvoir
vivre	ETRE	croire	AVOIR
	suivre		boire
coudre	prendre	valoir	voir
moudre	rendre	vouloir	seoir
résoudre	craindre	falloir	choir

«A wood in which the trees are planted in rows looks regular when viewed along a row from one end of it, but may appear completely higgledy-piggledy when viewed on a slant. The same thing is true of a mathematical subject» (Bertrand Russell).

Alfred Bolbjerg
Copenhague

Résumé

Dans la conjugaison française en *-re* (consonne + *-re*), les quatre groupes *craindre, rendre* – qui ont plusieurs unités – et *prendre, mettre* – qui n'en ont qu'une – ne sont pas différents d'une manière fortuite. L'uniformité du groupe *craindre* s'oppose à la variabilité du groupe *rendre*. Entre les groupes singuliers *prendre, mettre*, il y a aussi une différence, laquelle est de même nature que la différence structurale entre les deux groupes pluriels.

Intérieurement, la différence entre les verbes du groupe *craindre* et ceux du groupe *rendre* est une opposition analogue à celle qu'on trouve entre l'imperfectivité et la perfectivité, mais avec quelque chose de plus concret, c.-à-d. un contraste entre le *continu* (cf. *joindre*) et le *discontinu* (cf. *rompre*).

Il faut des «unités de mesure» pour distinguer les divers sens des mots – selon le principe du dénominateur. Sinon on n'aura qu'une description anecdotique. Ces unités sont les relations logiques (Leibniz, Brøndal): les mots sont spécifiés par une structure intérieure. Quoiqu'ils n'aient pas d'influence immédiate l'un sur l'autre, ils s'expriment mutuellement, comme *être* et *avoir* par exemple, l'un ayant concentré dans une parfaite unité tout ce que l'autre a dispersé dans la multitude. Cette vue, au reste, n'est pas absolument nouvelle, car la linguistique classique s'en est servie d'une manière approximative, très vague: les notions de *Ruhe/Richtung* en témoignent. La *relation asymétrique* indique la direction, l'unilatéralité, le versement (cf. *mettre*); la *relation symétrique* exprime, par contre, la balance, à certains égards le repos ou la bilatéralité (cf. *prendre*).